

intrigues, quels honteux manèges, quelle longue suite de faux-fuyants, d'équivoques, de déguisements et d'inexcusables tromperies ! Le philosophe est sorti de son cadre ; il a des grâces de plus, mais le rayon est de moins. C'est pour lui aussi qu'il a été dit : on n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être jamais ridicule.

La correspondance de Voltaire est donc un miroir étincelant, mais fidèle, qui nous rend toute sa physionomie si changeante, je dirais presque insaisissable ; elle étale à nos yeux ses misères les plus cachées et ne nous permet pas de suivre à son égard le conseil que Joubert nous donne pour demeurer les amis de nos amis : quand ils sont borgnes, regardez-les de profil. Voltaire y est vu de face, et, si l'on admire la verve de l'écrivain, on y prend une triste idée du caractère de l'homme.

La nouvelle édition que M. Louis Moland, un érudit littéraire fort distingué, vient de publier à la librairie Garnier frères, de Paris, nous en fournit aisément la preuve. Dans cette édition considérable, qui s'est enrichie, sauf quelques rares exceptions<sup>1</sup>, de toutes les lettres découvertes depuis Beuchot jusqu'à ces derniers jours, par MM. de Cayrol, Bavoux, François, Th. Foisset, Léouzon Leduc, de Mandat-Grancey, Varnhagen, D<sup>r</sup> Walther, de Lescure, Coquerel, Hennin, Ch. Nisard, Advielle, Henri Beaune, etc., je choisis deux épisodes curieux, qui ont déjà exercé la patience de M. Gustave Desnoiresterres, le savant biographe de Voltaire, mais qui jettent un jour singulier sur les infirmités du caractère de celui-ci. Le premier est relatif à la fameuse aventure de Francfort, qui suivit la rupture du poète avec le roi de Prusse Frédéric II ; le second concerne le procès des *fagots* de Tournay.

On sait qu'une discussion philosophique s'étant engagée entre Maupertuis et le mathématicien Kœnig, Voltaire et Frédéric prirent chacun dans la lutte un parti opposé ; qu'une brochure fut publiée sous le voile anonyme par le roi de Prusse, qui était à la fois César et l'abbé Cotin, et que Voltaire y répondit dans les journaux allemands d'abord, et enfin par la *Diatribes du docteur Akakia*, im-

<sup>1</sup> On pourrait citer quelques omissions échappées à M. L. Moland. Ainsi, il ne donne pas les lettres de Voltaire qui ont été publiées par M. H. Beaune dans son étude sur *Voltaire et l'Administration du pays de Gex (Mémoires de l'Académie de Dijon, 1875)*.